



HAL
open science

”Toasts en révolution! 1789-1848.” [II]

Dominique Dupart

► To cite this version:

Dominique Dupart. ”Toasts en révolution! 1789-1848.” [II]. Éloquences révolutionnaires et traditions rhétoriques, Patrick Brasart; Stéphane Pujol; Hélène Parent, May 2021, Nanterre (Université Paris Nanterre - UPL), France. pp.297-313. hal-04487874

HAL Id: hal-04487874

<https://hal.science/hal-04487874v1>

Submitted on 4 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*Toasts en révolution !
1789-1848*

Apuléenne (santé). Apulée portait en buvant la première santé aux Grâces, la seconde à Vénus et la troisième à la Fortune. Voilà les toasts d'un homme libre.

Louis-Sébastien Mercier, *Mon dictionnaire*¹.

Dominique Dupart, MCF Littérature, Université de Lille, Alithila.

Le toast révolutionnaire est un acte de discours inséparable d'une mise en crise généralisée des signes au sein de laquelle il s'est imposé comme pièce oratoire de dimension exceptionnelle...en raison même de sa modestie. Pour caractériser les effets produits par la grande révolution de 1789, Jean-Claude Bonnet, décrit « un trouble général d'identité et de définition atteignant en premier lieu la zone indécise du pouvoir². » La dimension oratoire de la vie sociale – l'éloquence en tant que pratique de la parole publique – n'échappe pas à cet ébranlement majeur, dont le « toast » figure initialement le symptôme puis la mise en forme ritualisée. Au même titre que les « placards » affichés sur les murs des villes ou que les allocutions séditieuses prononcées à l'extérieur, sur le modèle de la harangue de Camille Desmoulin au Palais-Royal – comme elle est racontée par Michelet – le toast révolutionnaire signe toujours une parole vouée à ruiner un cadre pour en fonder un autre, c'est-à-dire qu'il participe de l'opération – fictive ou réelle – d'immobilisation du trouble qui touche l'exercice de l'autorité par la parole³.

La fortune du « toast » a d'abord été la fortune d'un mot – le mot anglais « toast »⁴. Porter un toast, c'est boire un verre en « portant » une « santé » : tel est le mot en usage en langue française qui a été concurrencé progressivement par la forme-sens du « toast »⁵. Dans *Le Nouveau Paris*, Mercier déplore conjointement, et la mode des toasts, et que cette dernière soit « servilement copié[e] » des Anglais. « Je suis fâché que nous soyons en cela des singes de l'Angleterre⁶. » Le toast était aussi depuis les années 1760 une forme extraordinairement vivante en Amérique. Il désignait autant une socialité par la parole qui transformait dîners et tavernes en « arènes politiques » qu'une forme médiatique inséparable du développement de la presse au-delà de l'Atlantique. Nouvel outil pour une éloquence d'expression citoyenne

¹ Louis-Sébastien MERCIER, *Mon Dictionnaire*, Lettre « A », p. 93. Disponible sur : <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb30928629n> Cet article vient clore une enquête sur le sujet du toast au cours du très long XIX^e siècle, du toast en révolution (1789-1793/1848) au toast lyrique à la fin du siècle en passant par le toast démocratique (1830-1848). Je remercie Alain Vaillant et Guillaume Peureux, ainsi que Eléonore Reverzy et Damien Zanone, Hélène Parent, de m'avoir donné l'occasion de mener à bien et publier cette enquête.

² Jean-Claude BONNET (dir.), *La Carmagnole des muses : l'homme de lettres et l'artiste dans la Révolution*, Paris, Armand Colin, 1988, p. 9.

³ Jules MICHELET, *Histoire de la Révolution française [1847-1853]*, Œuvres complètes, Paris, Flammarion, 1893-1898, tome 17, vol.1, ch. VI, p. 223.

⁴ « A slice or piece of bread browned at the fire : often put in wine, water, or other beverage. » *The Oxford English Dictionary [second edition]*, Oxford, Clarendon Press, 1989, Volume XVIII, pp. 173-175, p. 173.

⁵ En juin 1790, dans le « Récit fidèle de ce qui s'est passé au grand dîner de la Société de 1789, au Palais-Royal (...) », il est seulement fait mention de « libations » et de « santés portées ». En mai 1791, dans la relation de la visite de l'évêque Fauchet à Lisieux auprès de la Société des Amis de la Constitution, les termes « santé » et « toast » cohabitent. Dix années plus tard, dans le vaudeville *Les avant-postes, ou L'armistice* publié en 1800, on boit toujours « à la santé de » : cette fois, la formule est vieillie, de plus, elle signe le refus d'utiliser un terme étranger dans un contexte de guerre. *Récit fidèle de ce qui s'est passé au grand dîner de la Société de 1789, au Palais-Royal, le 17 juin 1790*, Paris, Imprimerie Devaux, 1790, p. 3 et 4. Antoine-Joseph GORSAS, *Le Courrier des LXXXIII Départements*, Paris, 179-1791, n° 15, mai 1791, p. 277-228. Jean-Baptiste VIAL, *Les Avant-postes, ou L'armistice, vaudeville anecdotique en un acte* [Paris, Théâtre du Vaudeville, 2 fructidor an VIII.], Paris, 1800, p. 8, 13, 14 et 26. Mais, en 1791,

⁶ Louis-Sébastien MERCIER, *Paris pendant la Révolution ou Le Nouveau Paris* [An VIII/1798], Paris, Coco-Mal-Perché, 1862, deux volumes, tome 2, ch. CCVIII, pp. 259-261, p. 259.

moderne, il se pratiquait en masse⁷. En miroir, le « toast » désigne donc en France une importation de langue anglaise – opérée en relation avec la publicité faite à la guerre d'Indépendance des États-Unis en France (1775-1783)– et l'exercice d'une mise en liaison de l'actualité politique avec un art nouveau de la commensalité qui repose sur le principe chrétien suivant : ce que je partage avec autrui en langue (en éloquence), je le partage aussi en bouche (avec corps et cœur). Ainsi, pour Mercier, on porte des « santés » mais ces « santés » sont toutes portées sous la bannière de cette nouvelle pratique à la mode, étonnante selon lui, qu'est le « toast »⁸. Les deux termes – « toast » et « santé » – cohabitent un temps et puis le mot « toast » l'emporte dans le siècle qui suit.

Donne-lui tout de même à boire, dit mon père : le célèbre vers qui raconte le général Hugo, père du poète, offrir à boire au cruel et indompté guerrier espagnol qui avait manqué de le tracter l'instant qui précède enrichit, sous les ors épiques du second Napoléon, la naissance d'une fraternité révolutionnaire advenue en 1789 et renouvelée en janvier 1790 à l'occasion de la fête des Fédérations. Une naissance lyrique racontée par un Camille Desmoulins enthousiaste qui écrit comme s'il était, en écriture, gouverné lui-aussi par l'esprit nouveau qui gouverne les âmes: « On a remarqué un honnête citoyen, qui était suivi d'une brouette chargée d'un tonneau de vin : il tenait un verre, et offrait à boire gratuitement aux travailleurs ; et il ne se présentait à cette buvette que des hommes épuisés de fatigue.⁹ » Le toast révolutionnaire est là en germe (Desmoulins) ou en friche (Hugo), en ce qu'il véhicule dévouement pittoresque, code de conduite héroïque à valeur d'exemplarité, et surtout partage fraternel paradoxal entre ceux qui ne devraient pas partager (le vainqueur et le vaincu). Par la suite, le toast révolutionnaire advenu en gloire, mode, vogue, révèle la métamorphose extensive de ces coordonnées éthiques et pratiques à l'aune d'une collectivité étendue à un pays tout entier. Plus largement, les circonstances font que tout toast prononcé pendant les périodes révolutionnaires en Europe est un signe historique qui inscrit la libation citoyenne dans le cadre d'une histoire européenne, mondiale, universelle, de la révolution. Le 14 juillet 1790, à Londres, on a célébré l'anniversaire de la « Révolution de France » en proposant plusieurs toasts. Le 2^e toast qui fut prononcé est explicite et exemplaire par l'amplitude de son ambition utopique : « Puisse-t-il y avoir des révolutions tant qu'il y aura des tyrans¹⁰. » Énormément de toasts furent aussi prononcés en Amérique en faveur de la révolution française, en dépit des relations difficiles entre les deux nations, particulièrement quand celle-ci est attaquée par les Anglais : on célèbre alors par des toasts le « Bastille Day » avec ardeur¹¹.

En France, le toast révolutionnaire est preuve, parmi d'autres, de la miniaturisation des enjeux politiques de la révolution dans la sphère individuelle du proche et du familial, et même de l'intime, notion qui sera questionnée par les représentants du peuple à mesure que cette dernière se révèle pouvoir aussi être l'objet d'un artifice. Cette miniaturisation relève d'une dynamique d'intériorisation sensible de la chose publique, miniaturisation qui sonne le glas d'un régime de socialité fondé sur les corporations, définissant ce que Sophie Wahnich appelle « une ontologie de l'insensibilité »¹². Pendant la révolution, on ne se lasse pas de faire preuve d'« une éloquence des sentiments et [d'une] effusion de cœur », devant la naissance du

⁷ Richard J. HOOKER, *The American Revolution Seen through a Wine Glass*, The William and Mary Quarterly, 1954, vol.11, n°1, pp. 52-77.

⁸ Louis-Sébastien MERCIER, *op.cit.*, p. 259.

⁹ Camille DESMOULINS, *Révolutions de France et de Brabant*, Paris, juillet 1790, p. 467. Disponible sur : <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb32856132d>

¹⁰ « Correspondance étrangère, Anniversaire de la Révolution de France, célébré à Londres le 14 juillet 1790 » in *Journal de la société de 1789*, 24 juillet 1790, n° 8, p. 37.

¹¹ Simon P. NEWMAN, « The Friends of Equality and of the French Revolution : Toasts and popular Opposition to George's Washington's Foreign Policy », *Cahier Charles V*, 2005, n°39, p. 131-162, p 141-146. Simon P. Newman a travaillé sur les toasts citoyens publiés dans la presse américaine pendant la période révolutionnaire française. Lire aussi du même auteur, avec Marion Vaillant : « La Révolution française vue de loin, la célébration de Valmy à Boston, en janvier 1793 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, janvier-mars 2011, n°1, p. 80-99.

¹² Sophie WAHNICH, « Introduction », *Les émotions, la Révolution française et le présent : exercices pratiques de conscience historique*, Paris, CNRS, 2009, p. 11-58, p. 15.

nouveau monde : au moyen du toast, notamment¹³. Par la suite, hors temps révolutionnaire, le toast devient aussi un passage obligé de la socialité banalisée dans l'ensemble des couches de la société urbaine et, conjointement, un lieu commun du descriptif romanesque en mesure d'inscrire le toast comme principe de liberté au cœur même de la sociabilité civile¹⁴. George Sand se voit ainsi contrainte de différencier les nobles toasts maçonniques qui adviennent en clôture de son roman *La Comtesse de Rudolstadt* [1843] de cet horrible « argot des toasts » qui est une routine de fin de repas¹⁵. D'extraordinaire politique et social en temps de révolution, le toast évolue ainsi parallèlement en lieu commun ordinaire du récit à visée réaliste en tant de paix sociale et civile.

En révolution, par excellence, le toast est aussi une forme de démocratisation de la parole publique qui l'autorise à s'exercer hors des lieux convenus de l'éloquence : il est inséparable de la destruction de la monarchie « frappée par un désinvestissement symbolique, privée de sa force de transcendance¹⁶. » Dans une société où ce ne sont plus les corps, les rangs, les apparences qui fondent l'unité du corps social, la parole publique se renouvelle profondément. Ce renouvellement fonde la conquête d'une autonomie de la raison critique – le « Sapere aude ! » de Kant, devise des Lumières – autant que l'émergence d'une nouvelle socialité de la parole. Ce qui est audible, ce n'est donc plus l'éloquence poétique défendue par un Marmontel sur la scène des théâtres ou l'éloquence de la chaire proférée dans les églises, c'est la parole de chacun et de chacune, proférée ensemble, telle qu'elle emprunte des traits distinctifs aux différents ordres de l'éloquence (délibératif, judiciaire, sacré, dramatique¹⁷) pour les altérer profondément. Sans doute, il faut donc relier l'essor du toast en révolution avec le regard porté par Mercier en l'an VIII sur la nouvelle éloquence qui est propre au petit peuple parisien : désormais les porte-faix apostrophent les Parisiens qui sortent des salles des spectacles, « politiquent » sans honte, car « l'éloquence de la tribune » a déteint sur eux. « Ils ont contracté un air d'assurance¹⁸. » Le toast en révolution, c'est bien le morceau oratoire du pauvre, le morceau « populaire », celui qui se justifie d'une éthique de la parole qui soit émancipée de la République des Lettres en s'originant dans une nouvelle naturalité sociale. La minceur du signe oratoire est inversement proportionnelle sa profondeur : on pressent ici que la *brevitas* inhérente au toast – *brevitas* qu'Albert Thibaudet origine dans ce « goût classique qui voit la perfection de l'art dans une litote perpétuelle¹⁹ – s'est transfiguré par la suite adéquatement en lyrique du silence au sein du lyrisme romantique. Auparavant, les traits de cette éloquence pauvre peuvent se reconnaître, par exemple, chez un Chamfort au sein de son réquisitoire contre l'Académie en tant qu'elle est « vivante et animée » et qu'elle prend son origine dans « le sanctuaire de la liberté publique » : l'Assemblée. Par opposition à l'« éloquence académique » qui, elle, stérilise les œuvres et le public²⁰.

En raison de l'ensemble de ses origines mêlées, anglaises, américaines, parisiennes, populaires, lyriques, le toast s'origine dans les marges de la codification rhétorique. Ces marges de la codification rhétorique sont l'éloquence militaire et l'éloquence religieuse (elle-même

¹³ Antoine-Joseph GORSAS, *Courrier des LXXXIII Départements*, op.cit., p. 228.

¹⁴ Sur le toast en tant qu'« épicerie du rite » des banquets : Emmanuel FUREIX, « Banquets et enterrements », *Histoire des gauches en France*, Paris, La Découverte, vol. 1, pp. 197-209, §5 et §6. Disponible sur : <https://www.cairn.info/histoire-des-gauches-en-france--9782707147363-page-197.htm> Au sujet de la banalisation du toast, lire, pour exemple, la discussion autour du contenu des toasts dans Charles DICKENS, *David Copperfield* [1849-1850], Bureaux de la revue britannique, 1851, volume 2, II^e partie, ch. 10, p. 234-235.

¹⁵ George SAND, *La Comtesse de Rudolstadt* [1843], XLI, p. 412. Chez Balzac, les toasts pullulent. On trouve des toasts dans *La Peau de chagrin* (1831), *Le Médecin de campagne* (1833), *Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau* (1837), *Gobseck* (1842), *La Rabouilleuse* (1843), *Les Illusions perdues* (1843), ...

¹⁶ Daniel ROCHE, *La France des Lumières*, Paris, Fayard, 1993, III^e partie, chap. 13, p. 378-379.

¹⁷ Jean-François MARMONTEL, *Éléments de littérature* [1723-1799], éd. Sophie Le Ménahèze, coll. XVIII^e siècle, Paris, Desjonquères, 2005, p. 468.

¹⁸ Louis-Sébastien MERCIER, *Paris pendant la Révolution ou Le Nouveau Paris* [An VIII/1798] op. cit., deux volumes, tome 2,

¹⁹ Albert THIBAUDET, *Réflexions sur la littérature* [1936], Paris, Gallimard, 1938, ch. 13, p. 133.

²⁰ Sébastien-Roch-Nicolas de CHAMFORT, *Des Académies. Ouvrage que M. Mirabeau devait lire à l'Assemblée nationale sous le nom de Rapport sur les Académies*, Paris, 1791, p. 21. Disponible sur : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k133810j/f36.item>

héritière de la parole magique et oraculaire²¹) qui définissent un registre de « political toasting » tout à fait singulier puisqu'élargissant la commensalité et tous ses attributs au fonctionnement d'un pays entier²². L'une et l'autre, éloquence militaire et éloquence religieuse, - antérieures à l'invention de la démocratie athénienne – se caractérisent par une extension de la forme de l'exhortation, forme nucléaire de la prière et de la harangue militaire. L'exhortation se codifie ensuite en romanité au moyen de la « captatio », cependant, dans le cadre du toast, pendant la révolution – *la parole hortative*, comme disent les linguistes – fonde désormais toute l'éloquence : elle n'est plus seulement le prolégomène à l'exercice de la persuasion dans le cadre délibératif ou judiciaire (dans l'antiquité) mais elle prend la forme d'une clausule oratoire en forme d'apothéose à une scénographie révolutionnaire à laquelle elle délivre tout son sens partisan et sacré.

Sans nul doute, le toast révolutionnaire est un morceau extrait et retravaillé du registre de l'invocation sacrée²³. Que l'on boive à la santé de la Liberté, ou que l'on boive pour que le règne de la Liberté vienne, « Liberté », mot talisman, toujours, son nom est invoqué au cours des cérémonies au moyen des toasts. Si bourgeoisie et classes moyennes toastent volontiers aujourd'hui à l'ouverture d'une festivité ou d'une cérémonie quelconque, on toastait pendant la grande révolution volontiers en clôture²⁴. Car le toast ne visait pas seulement à négocier pragmatiquement une entente, il avait aussi pour mission d'incarner et de réaliser, en un mot, de *performer* une élévation collective en direction d'une transcendance tournée en déité, très souvent, la « Révolution » ou la « Liberté », ce qui s'appelle des « êtres métaphysiques », selon Mercier, qui doute de la possibilité effective de pouvoir trinquer avec ce type d'êtres²⁵. La forme du toast doit sa fortune à l'hybridation aisée d'un cérémonial oratoire avec une parole bénédicte et/ou malédictive qui est propre au registre folklorique populaire et qui autorise n'importe qui à se transformer naturellement en mage éphémère de parole ou encore en sauvage ou sorcier primitif qui boit du sang humain dans des crânes. En juin 1848, sur les barricades, on aurait porté des toasts « à l'enfer » en même temps qu'on aurait scié des gardes-mobiles en deux²⁶. Dans *L'Éducation sentimentale*, il est fait mention à plusieurs reprises – running gag lié au personnage Compain – du « mystère de la tête de veau », mystère d'importation anglaise qui désigne certaines libations terroristes très particulières. Ces dernières consistent en des toasts de vin rouge versé dans des crânes de veaux, toasts sanglants bus en secret à l'extermination des Stuart, ou des Bourbon, au cours de cérémonies qui carnalisent les banquets francs-maçons²⁷.

En tant que pièce d'éloquence sacrée dissidente, le toast révolutionnaire relève pendant la grande révolution de la magie blanche de l'éloquence civique à vocation sacrée, mais, pour autant – en ces temps de grands troubles – il n'est jamais éloigné de son petit cousin terroriste, et qui est le toast sanglant, et même le toast anthropophage, comme dans la célèbre estampe de Tassaert qui représente Robespierre presser et boire le sang extrait d'un cœur humain²⁸. « Que

²¹ Danièle AUBRIOT-SEVIN, *Prière et conceptions religieuses en Grèce ancienne jusqu'à la fin du Ve siècle av. J.-C.*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 1992, p. 20-24, 290 ; 216-217. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/mom_0151-7015_1992_mon_22_1

²² Sur la notion de « political toasting » : Martyn J. POWELL, « Political Toasting in Eighteenth-Century Ireland », *History*, 91, 2006, no. 4 (304), p. 508-529. Disponible sur : <http://www.jstor.org/stable/24428027>.

²³ Faire le choix d'ancrer le sacré révolutionnaire dans la « magie » plutôt que la « religion », c'est, de notre part, désirer mettre l'accent sur une dynamique de sacralisation inséparable d'une éloquence à visée performative qui s'exerce en dissidence de l'institution qu'est l'Église, qui n'est pas non plus la propriété d'une caste d'officiants prédéterminée : enfin, c'est concevoir l'inspiration religieuse autrement que sous la forme d'un transfert culturel de mœurs, façons d'être, façons de faire. Sur la « tonalité religieuse » en temps de révolution : Jean-Louis CARON, « La gauche pendant la II^e République », *Histoire des gauches en France*. Jean-Jacques BECKER éd., . Paris, La Découverte, 2005, vol. 1, p. 69-84, §6. Disponible sur : <https://www.cairn.info/--9782707147363-page-69.htm>

²⁴ Comme à Jersey, pour le Bicentenaire Hugo, le 26 février 2002.

²⁵ Louis-Sébastien MERCIER, *op.cit.*, p. 260

²⁶ George SAND, « Lettre à Hortense Allart de Méritens », *Correspondance : 1848*, Paris, Garnier, 1971, tome 8, p. 736.

²⁷ « Pour parodier la cérémonie que les royalistes célébraient le 30 janvier, des indépendants fondèrent un banquet annuel où l'on mangeait des têtes de veau, et où l'on buvait du vin rouge dans des crânes de veau en portant des toasts à l'extermination des Stuarts. Après thermidor, des terroristes organisèrent une confrérie toute pareille, ce qui prouve que la bêtise est féconde. » Gustave FLAUBERT, *L'Éducation sentimentale* [1869], Paris, Conard, 1910, III^e partie, ch.7, p. 609.

²⁸ Jean-Joseph-François TASSAERT, « Le Triumvir Robespierre », estampe, 1794. Visible sur : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8412299s>

chacun voie avec sécurité nos préludes nocturnes, nos toasts à la résurrection des piques, nos attaques révolutionnaires, notre *Ami du peuple*, successeur de Marat et les grandes colères du père Duchêne, ... », écrit pour rassurer, en apparence, le pamphlétaire Deslongprez, car Deslongprez dénonce en réalité la scénographie macabre inhérente à la dynamique révolutionnaire²⁹. Telle est la légende noire du toast révolutionnaire qui, sous couvert de fraternité, désignait aussi tranquillement au massacre ceux qui refusaient de boire à l'ère nouvelle : au point qu'il ne paraît pas démesuré de comparer aux verres levés en promesse de révolution, les têtes levées sur les picques promenées dans les rues de Paris à hauteur des fenêtres pour horrifier les ennemis de la révolution – selon le récit qu'en fait Chateaubriand, horrifié, encore tout jeune homme³⁰.

Les variations gothiques, ou macabres, outrancières du toast révolutionnaire, avant d'être un motif de moquerie pour Flaubert, rappellent qu'en même temps qu'incarner une élévation collective, le toast révolutionnaire est initialement un geste oratoire de grande subversion, geste qui incarne une vraie menace pour le pouvoir despotique en place, en même temps qu'il comporte de vrais risques de mort (pendant la grande révolution) ou de vrais et évidents risques de censure susceptible d'emprisonnement ou de déportation (Monarchie de Juillet et II^e Empire)³¹. Transgressif et transcendant, le toast révolutionnaire ne peut donc pas être pensé indépendamment des enjeux du licite et du non-licite qui traversent toute la production littéraire et médiatique de l'Ancien-Régime jusqu'à la période moderne. Ce sont même ces enjeux qui autorisent à fonder la poétique du toast comme une poétique insurrectionnelle avant de le spécifier proprement comme « révolutionnaire » en 1789, « impérial » à partir de 1802, « démocratique » », communisme » », socialiste », pendant la double-décennie 1848-1851, « lyrique » après 1851, etc. Dès novembre 1848, en symptôme de la réaction qui va conduire au Coup d'État, Alexandre Dumas note dans son journal *Le Mois* que « les banquets recommencent avec un acharnement inconnu jusqu'ici. » L'intitulé des toasts est mentionné avec grande précision par le rédacteur-orchestre de sa feuille en preuve de l'agitation démocratique et de sa potentialité insurrectionnelle mais, heureusement, selon lui, la police veille « pour assurer le maintien de l'ordre »³². Dumas note que certains orateurs font « un usage immodéré du pathos révolutionnaire », comme, par exemple, ce mauvais orateur qui toastait à la gloire de Marat³³ !

Dans la même perspective, en réponse aussi à ce retournement réactionnaire post-48, deux toasts rédigés en prison par Auguste Blanqui contredisent à dessein le code fraternitaire irénique de l'éloquence des toast démocratiques prononcés par les Lamartine et consorts³⁴. Au-delà de la rupture volontaire de style, depuis sa cellule, Blanqui renoue fortement avec la poétique insurrectionnelle du toast, c'est-à-dire qu'il poursuit le combat révolutionnaire de 1848 avec la seule arme qui lui reste – la parole. Le 3 décembre 1848, Blanqui porte un toast « *A la Montagne de 93 ! Aux Socialistes purs, ses véritables héritiers!* ». La Montagne, donc, dont « l'élan du cœur a suffi pour lui dicter l'immortelle formule de l'avenir : *Liberté, Égalité, Fraternité !* et cet admirable symbole, la *déclaration des droits*, qui largement interprété contient en germe tous les développements de la Société future³⁵ ». Après 1848, la mission du toast est d'incarner la poursuite de la révolution en en faisant briller, encore et malgré tout,

²⁹ DESLONGPREZ, *Voyez ce qui nous pend au nez*, Collection Les Archives de la Révolution française, Paris, 179X. p. 8.

³⁰ François de CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'Outre-tombe* [1849-1850], Paris, Garnier, 1910, tome 1, Livre V, p. 235.

³¹ Sous juillet, préfets et sous-préfets surveillent, interdisent, enquêtent sur les toasts pendant les banquets politiques. Louis JEROME, « Les banquets républicains sous la monarchie de Juillet », *Tous à table ! Repas et convivialité. Actes du 138^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques*, « *Se nourrir : pratiques et stratégies alimentaires* », Paris, Éditions du CTHS, 2015. pp. 147-161, p. 151.

³² *Le Mois : résumé mensuel, historique et politique de tous les événements jour par jour, heure par heure, entièrement rédigé par Alexandre DUMAS*, Novembre 1848, n°12, 30 novembre, pp. 353-354.

³³ « Toast à Marat. Banquet démocratique au Château-Rouge », *ibid.*, 21 novembre 1848, p. 380.

³⁴ Auguste BLANQUI, « Toast A la Montagne de 93, Aux Socialistes purs, ses véritables héritiers ! », *Banquet des travailleurs socialistes. Président : Auguste Blanqui, détenu à Vincennes. Compte rendu. (3 décembre 1848)*, Paris, Page, 1849, pp. 4-11 ; « Avis au peuple » [10 février 1851], *Textes choisis*, éd. Viatcheslav Petrovitch Volguine, coll. Les Classiques du peuple, Paris, Éditions Sociales, 1956, p. 123- 124.

³⁵ *Ibid.*, p. 6.

depuis le passé, son signe historique. Les deux toasts de Blanqui, en décembre 1848 et en février 1851 excluent du banquet immatériel de la révolution tous les Judas qui ont trahi : au risque de mettre en danger la forme du toast même. Si le second toast de Blanqui fut traduit et diffusé à l'initiative d'Engels en Angleterre et en Allemagne, il ne fut néanmoins *jamais* lu à Londres car jugé trop violent par les organisateurs du banquet³⁶. Au cours de la même séquence, Ledru-Rollin et Félix Pyat, quoiqu'ils incarnent les Judas pour Blanqui, agrémentent eux-aussi leurs toasts de blâmes envers les traîtres à la « « république démocratique et sociale » ».

Ritualités du toast révolutionnaire

Pièce paradoxale, le toast révolutionnaire fait la révolution en s'instituant en tant que rituel. Au sens fort du terme, le toast est bien *un rite* dont l'interprétation séculière engagée par Durkheim au début du XX^e siècle, et reprise par nombre d'anthropologue, s'attache à réinterpréter la dimension sacrée en modifiant son objet³⁷. Dans le cadre du toast, ce qui est proprement sacralisé, c'est l'entité sociale, émotionnelle, formée par l'assemblée de toutes et tous, qui se construit en transcendance en même temps qu'elle porte de ses mille voix un toast à la Liberté, puisque « sous le symbole, il faut savoir atteindre la réalité qu'il figure et qui lui donne sa signification véritable³⁸. « On rend grâce aux puissances surnaturelles pour s'approprier leur grâce, leur puissance, les faire siennes à toutes fins utiles³⁹. Selon Benedict Anderson, chaque communauté est dotée d'un style propre éprouvé selon le principe d'une communion⁴⁰. Le style de la communauté révolutionnaire de 1789 à 1793, puis de 1848 à 1849, c'est bien une éloquence communiant qui s'exerce au cours de « banquets fraternels, rompant le même pain, et communiant dans un même esprit⁴¹. » Mais, sur la scène de la révolution, cette éloquence outrepassa les vertus du « style », en figurant – sur le très lointain modèle de la fonction lyrique dans l'antiquité – « le grand rite d'avènement de la présence survenue de la divinité⁴² », une réinvention de la « philotésie » décrite par Jaucourt dans l'*Encyclopédie* en tant que « cérémonie de boire à la santé les uns des autres »⁴³. Mais l'objet de la célébration est devenu en révolution l'ensemble de l'assemblée réunie, chacun comptant pour une voix en tant qu'officiant légitime de la cérémonie démocratique. La citation récurrente faite du Marquis de Villette à propos de l'utopie révolutionnaire du banquet de la Nation mentionne ainsi en guise de musique la consonance des toasts portés par un million de personnes « au son de toutes les cloches, du bruit de cent coups de canon, des salves de mousqueterie. » La partition oratoire de l'utopie en 1789, bel et bien, implique de lever son verre, hors cadre officiel, dans la rue, ensemble, pour faire advenir la Nation⁴⁴.

Ce transfert du sacré au bénéfique de la communauté humaine et sociale élevée au rang de Nation, le toast en a été, sans aucun doute, pendant la grande révolution, l'un des opérateurs d'éloquence le plus actif : au moyen d'un acte de discours, *se dit* avec le toast en même temps que *s'incarne* dans le toast le transfert en question. Le toast, attribut oratoire collectif de la fête patriotique, consacre le sacré de la multitude, transfert qui justifie que sa codification ne soit en

³⁶ Pour une mise en contexte des deux toasts d'Auguste Blanqui : Alexandre ZEVAES, « Pages inédites de Blanqui (1848-1852) », *La Révolution de 1848 et les révolutions du XIX^e siècle*, Tome 22, Numéro 111, septembre 1925. pp. 541-558. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/r1848_1155-8806_1925_num_22_111_1040

³⁷ Émile DURKHEIM, *Les formes élémentaires de la vie religieuse : le système totémique en Australie* [1912], Paris, Presses Universitaires de France, 1960, Livre I, chap. 1, section 3 -4, p. 41-66.

³⁸ *Ibid.*, « Objet de la recherche », pp.1-29, p.3.

³⁹ Dans cette perspective, le toast se retrouve à mi-chemin de ce que les anthropologues de la prière appellent le « sacréal speech » sécularisé et ce que les historiens de la rhétorique militaire antique appellent la « cohortatio » qui désigne la dynamique essentielle propre à la harangue militaire. https://www.persee.fr/doc/vita_0042-7306_2004_num_171_1_1174

⁴⁰ Benedict ANDERSON, « Introduction », *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, trad. Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, La Découverte, 2002, pp. 15-21, p. 20. Voir aussi dans le même ouvrage, I, p. 44.

⁴¹ Félix PYAT, « Au droit du travail », *Toast prononcé au Banquet des Écoles*, Paris, 1849.

⁴² William MARX, « Prologue », *La Haine de la littérature*, Paris, Minuit, p. 15-29, p.25-27.

⁴³ Louis de JAUCOURT, « Philotésie », *L'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des arts et des métiers*, 1751, 17 volumes, tome 12, p. 515.

⁴⁴ Marquis de VILLETTE, *La Chronique de Paris*, 18 juillet 1789. Référence trouvée dans Jean-Claude BONNET, *La Gourmandise et la faim, Histoire symbolique de l'aliment (1730-1830)*, Paris, Livre de Poche, 2015, III^e partie, ch. 8, p. 311.

rien laissée au hasard – Mercier déplore que la légèreté du verre porté soit ainsi si strictement transformée en sérieux de l'affaire politique⁴⁵. Brissot-Warville, dans sa relation de la fête patriotique qui fut organisée au printemps 1792, le raconte avec les mots suivants : « Des toasts civiques ont été portés au milieu des transports des convives et des applaudissements d'une multitude de citoyens qui environnaient la salle⁴⁶. Mercier célèbre de la révolution française qu'elle a donné naissance à « la *présence réelle* de la grande harmonie sociale⁴⁷. »

Par la suite, en héritage direct à cette forgerie discursive, les banquets politiques qui eurent lieu au cours du long XIX^e siècle, banquets au cours desquels les toasts sont portés, sont des lieux pour l'expression d'un « vœu national », un vœu présenté comme une étape ultime, collective, effusionnelle avant la métamorphose nécessaire et légitime de ce dernier en loi⁴⁸. Mais, on remarque aussi que la « Nation » est concurrencée désormais par des groupes sociaux constitués d'oubliés du pays que le toast a pour mission d'instituer en citoyens légitimes dans le cadre d'une propagande démocratique post-1830 puis post-1848 intense. Au cours d'un banquet d'anniversaire en l'honneur du 24 février 1848, Félix Pyat, « Représentant du peuple », boit ainsi « aux paysans de France » qui sont, à ses yeux, avec les ouvriers, les seuls véritables patriotes, eux qui, pendant la grande révolution, marchèrent pieds nus et sans pain au chant de la *Marseillaise*... « O chers porte-blouses, vous tous paysans ouvriers, *canaille et manants* (rires), pauvre gens des campagnes et des villes, que faisiez-vous pendant que les nobles dansaient avec les alliés ? » L'anniversaire révolutionnaire, c'est toujours l'occasion de distinguer entre les « fardeaux de la terre » (seigneurs et maîtres) et les autres, ceux-là même que le toast révolutionnaire a pour mission d'ennoblir : le toast de Felix Pyat demeure donc révolutionnaire en ce qu'il combat une dynamique d'infériorisation engagée contre les oubliés de la Nation officielle mais, dans le même moment, il dit bien le défaut d'unité d'un pays qui ne reconnaît pas tout entier le temps révolutionnaire⁴⁹. L'une des sources du toast démocratique du XIX^e siècle est bien, paradoxalement, cette dynamique de sécession de la Nation d'avec les parasites dont il faut nécessairement la purger, dynamique qui est engagée dès 1789 : dynamique de purification qui accompagne étrangement une glorification paradoxale de l'unité

Le toast révolutionnaire concentre l'éloquence dans un élan, un envoi, une adresse, une prière, ce qui ne signifie pas pour autant que la persuasion a entièrement disparu, cependant, cette dernière ne relève plus d'un logos fondé sur l'argumentation mais d'une manifestation sensible qui, en quelque sorte, fait argument, mais autrement, puisque, constituée largement d'éléments non-verbaux, elle engendre difficilement la contradiction : cette idée est élaborée par David Kertzer et elle désigne un enjeu de taille et qui est la possibilité d'un assentiment collectif et même la possibilité unanimité à la chose publique⁵⁰. Le toast révolutionnaire – par extension, toute ritualité de parole normée – en raison de sa nature « multivocale », subsume toujours une scène de réel social dans l'évocation d'entités plus ou moins abstraites, cad d'entités au référents assez étendus pour être mesure de faire consensus en dépit des réticences⁵¹. Et c'est pourquoi, dès 1790, le toast est souvent d'essence commémorative car il est voué à célébrer la fondation d'un consensus victorieux en extériorisant face à ses adversaires sa représentation symbolique⁵². Le 29 février 1880, par exemple, Victor Hugo a porté un toast

⁴⁵ Louis-Sébastien MERCIER, *op.cit.*, pp. 260-261.

⁴⁶ Léonard GALLOIS, *Histoire des journaux et des journalistes de la Révolution française*, Genève, 2 vol., 1789-1796. Tome 1 [1789-1796], p. 304.

⁴⁷ Louis-Sébastien MERCIER, Article « Bouche d'Abbé », *Mon Dictionnaire, op. cit.*, p. 2

⁴⁸ « ... toujours pleins d'expansion et d'enthousiasme, les aspérités s'effacent, les petites divergences s'harmonisent, et l'assemblée acclame, d'une seule voix, à la formule des toasts et aux développements des discours. » Article BANQUET, *Dictionnaire politique : encyclopédie du langage et de la science politiques* [1842], Paris, E. Duclerc et Pagnerre, 1860, p. 147.

⁴⁹ Felix PYAT, « Aux paysans de la France », *Banquet de l'Anniversaire du 24 février 1848*, Paris, Bureau de la propagande, rue des bons-enfants, 1849. Pyat est le grand spécialiste de ces adresses très particularisées, il parle aux soldats, aux paysans, aux fils du privilège, etc. Voir Felix PYAT, « Toast porté par Félix Pyat, représentant du Peuple, à la fête fraternelle des délégués du Luxembourg », Paris, 1849.

⁵⁰ David KERTZER, *Ritual, politics, and power*, New Haven, Yale University Press, 1988, chap. I, p. 13

⁵¹ *Ibid.*, p. 10

⁵² *Ibid.*, IV, pp. 63-65. A moins, comme on l'a vu, qu'il substitue à une défaite effective une compensation oratoire qui la sublime, comme c'est alors le cas après 1848.

lors du cinquantenaire d'*Hernani* dont les premières représentations furent, en leur temps, petite révolution littéraire : fêter le cinquantenaire de la pièce, c'est dire assez combien elle a survécu à la cabale⁵³.

Dans quelle mesure, alors, ce toast révolutionnaire, demeure-t-il un acte de liberté au moyen d'un exercice d'éloquence si la scène oratoire qui l'accueille n'offre pas la possibilité de le contredire ? De même, qu'est-ce qu'un gâteau fraternel dont on refuserait de manger une part ?⁵⁴ Un des paradoxes de l'éloquence révolutionnaire se loge exactement dans ce lieu-là : la possibilité nouvelle d'une expression sensible par la parole comme acte de liberté se conjoint à une ritualité contraignante dans ses formes mais aussi dans les attendus collectifs de ses contenus. L'Affaire du dîner des officiers de la garde du roi en octobre 1789, dite « orgie des gardes du corps » autorise peut-être à esquisser une interprétation de ce paradoxe. Un soir d'octobre 1789, des officiers portèrent plusieurs « santés » au roi, à la reine, au dauphin (en leur présence) sans s'interdire de défendre publiquement la cocarde noire : « Un Historien fidèle ne doit rien oublier. Quelques officiers en versant du vin à leurs soldats leur disaient : allons, enfants, buvez à la santé du Roi, de votre maître, et n'en reconnaissez point d'autre ! Un Officier a crié fort haut *A bas les Cocardes de couleur, que chacun prenne la noire, c'est la bonne !* (Apparemment que cette cocarde noire doit avoir quelque vertu, c'est ce que j'ignore.)⁵⁵ » Dans cette affaire – petite affaire de réaction monarchique contre-révolutionnaire – le toast figure toujours un geste oratoire de dissidence collective contre un ordre symbolique, cependant cet ordre symbolique figure cette fois la marche de la révolution même ! Or, un mois auparavant, dans le même journal, *Le Courrier de Versailles*, le récit de la bénédiction des drapeaux à l'église Saint-Etienne-du-Mons avait donné lieu à un compte-rendu presque identique par « l'Historien fidèle », excepté que l'unanimité mise en scène avait cette fois nécessité la mention du mot « toast »⁵⁶. « On a porté au cours du repas des toasts, ou santés, pendant laquelle une musique brillante exécutait des morceaux choisis et rendus avec soin. On a aussi chanté plusieurs couplets analogues⁵⁷. » Surtout, l'enthousiasme du rédacteur n'avait pas tourné in fine à la dénonciation d'une dissidence réactionnaire mais tenait jusqu'au bout la note d'unanimité et d'harmonie. Au-delà de leur fonction rituelle, au sein des périodes de troubles civils, les toasts et les santés sont donc bel et bien des opérateurs de démonstration de force partisane qui manifestent la concorde à destination d'adversaires politiques. Aujourd'hui, le lecteur ne doit donc pas se laisser piéger par l'harmonie décrite dans les compte-rendu des toasts, puisque cette harmonie est une harmonie batailleuse qui se dresse en réalité avec puissance contre toute expression publique, même minime, de dissensus. L'exercice de la liberté citoyenne naissante se joue finalement dans l'organisation même de ce type de cérémonie, tandis que sa contradiction se jouerait dans l'organisation de contre-cérémonies, voire d'expressions collectives spontanées, comme il semble que c'est le cas avec l'affaire dite de « l'orgie des gardes du corps ». Mercier le note en commencement de son court chapitre sur les toasts, une étape dans son arpentage du nouveau Paris révolutionnaire : l'usage du toast a aussi été adopté par les « exclusifs et les royalistes »⁵⁸. Oui, le toast est devenu un langage commun à partir duquel, de scène oratoire en scène oratoire, il figure des modulations adversaires, factionnelles, de la collectivité nationale. Il autorise ainsi des mises en scène concurrentielle de l'unanimité. La discorde prend elle-aussi les figures, gestes et éloquence, du toast, elle fait donc discorde au moyen seulement d'une perspective critique partisane adverse qui en propose une interprétation

⁵³ Victor HUGO, *Actes et paroles, Œuvres complètes*, Paris, Laffont, tome 4, Depuis l'exil : 1876-1885 (1885), p. 1015.

⁵⁴ Sur les repas fraternels pendant la grande révolution : Jean-Claude BONNET, *op. cit.*, pp. 311-315.

⁵⁵ Antoine-Joseph GORSAS, [sans titre], *Le Courrier de Versailles à Paris et de Paris à Versailles*, 3 octobre 1789, pp. 26-28, p. 28.

⁵⁶ Sur les drapeaux créés par les soixante districts parisiens : Élisabeth LIRIS. « De la liberté à l'union dans l'iconographie des drapeaux des districts parisiens », *Annales Historiques de La Révolution Française*, Paris, Armand Colin, 1992, n° 289, pp. 341-53. Disponible sur : <http://www.jstor.org/stable/41914295>.

⁵⁷ Antoine-Joseph GORSAS, « Bénédiction des drapeaux à l'église de Saint-Etienne-du-Mons », *Le Courrier de Versailles à Paris et de Paris à Versailles*, 24 septembre 1789, pp. 396-398.

⁵⁸ Louis-Sébastien MERCIER, *op. cit.*, p. 259.

à rebours de ce qu'elle prétend être, celle, entre autres, de « l'Historien fidèle » du *Courrier de Versailles*, « qui ne semble pas goûter toasts royalistes exclusifs et cocardes noires. Par la suite jusqu'en 1848, le toast révolutionnaire se module en toast partisan dans la forme même de son énoncé qui peut s'effectuer ainsi sous le signe d'une double adresse. En octobre 1848, le toast « A la Révolution » s'écrit/signé par Proudhon formule en opposition le « parti » du Droit du travail et de l'Association contre celui de l'Assemblée nationale et du gouvernement : « Citoyens, vous n'êtes encore dans le pays qu'une minorité. Mais déjà le flot révolutionnaire grossit avec la rapidité de l'idée, avec la majesté de l'Océan. Encore quelques temps de cette patience qui a fait votre succès, et le triomphe de la Révolution est assuré⁵⁹. »

La transformation médiatique du morceau d'éloquence qu'est donc le toast compte autant que le toast lui-même et fait de lui aussi une forme toujours destinée à la publicisation par voie de presse, libellés, relations de voyage, bulletin, etc. Quand je porte un toast à la liberté, je fais allégeance à sa transcendance en la priant de me/nous bénir en même temps que j'exhorte l'assemblée à me suivre dans le répertoire d'actions humaines qu'est la propagande, l'action militaire, l'adhésion concrète d'engagement sollicités pour instaurer physiquement son règne sur la terre. Avec le toast et l'explosion de la presse qui en fait la publicité, se modifie ainsi considérablement le contexte pragmatique inhérent à la partition rhétorique, puisque nous passons de l'auditoire au public, de l'oratoire au médiatique. De cette manière, alors que le toast signe l'entrée oratoire de l'émotion collective en tant qu'exercice de justice et de vérité immédiates au sein de l'espace public, il se révèle aussi, dans le même temps, au sein du reportage, dans lequel il prend toujours place, l'occasion de la forgerie d'une réalité toujours orientée.

Enchantements et désenchantements du toast révolutionnaire 1793 et 1848

La simplicité de la forme – prononcer quelques mots, quelques vers, une allocution dédiée à une personne, une puissance, la Nation, la Liberté, La Révolution, etc. – qui autorise ensuite la reprise en chœur sous forme d'acclamations est une richesse autant qu'un écueil pour celle ou celui qui souhaite faire l'histoire poétique du toast en révolution. En engageant des registres sémiotiques différents à visée de construction sociale, il n'existe pas de domaines des sciences humaines qui ne puissent prétendre dire la formule de vérité du toast révolutionnaire. Son origine anglaise en fait un objet d'étude privilégié dans le domaine anglo-saxon, que ce soit en anthropologie, en études folkloriques, diplomatiques, militaires ou encore dans les « *Food studies* » mais, en France, alors qu'il a joué un rôle et politique majeur jusqu'au début du XX^e siècle (il y a des toasts dans *La Recherche du temps perdu*), il apparaît seulement dans les études historiques en attribut secondaire à la forme du banquet⁶⁰. Parce que le toast est une forme démocratique (une forme de toutes et tous destinée à consacrer l'avènement de la souveraineté de toutes et tous) il est demeuré une forme mineure, échappant au chef d'œuvre, excepté en poésie avec *Toast funèbre* de Mallarmé, échappant par la même occasion à la ressaisie patrimoniale, échappant à la reconnaissance tout court, qui plus est souffrant du discrédit associé à la rhétorique qui implique de concevoir la littérature inséparable de la circonstance sociale, politique, démocratique. Ainsi, il revient à Lamartine, le 24 février 1848, d'avoir consacré le toast comme instrument de manipulation de la masse révolutionnaire jetée dans la rue pour abattre un régime ; quand la circonstance prime *vraiment* sur la forme.

⁵⁹ Pierre-Joseph PROUDHON, « Toast à la révolution » [17 octobre 1848], *Idées révolutionnaires : les Malthusiens, programme révolutionnaire, la réaction, question étrangère, la présidence, argument de la Montagne, le terme, toast à la révolution, etc.*, Garnier, Paris, 1849, p. 255-266, p. 265-266.

⁶⁰ En témoignent le travail de Vincent Robert. Vincent ROBERT, *Le temps des banquets: politique et symbolique d'une génération, 1818-1848*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2010.

« Lamartine élevant le verre dans sa main avant de boire sourit, et faisant allusion aux banquets préludes et causes de la révolution- : « Amis, s'écria-t- il, voilà le banquet ! Que peuple et soldats y fraternisent ensemble avec moi ! » Et il but. A ce geste, à ces mots, les dragons et le peuple crièrent ensemble Vive Lamartine ! Vive le gouvernement provisoire ! les mains serrèrent les mains, la paix fut scellée.⁶¹ » Parallèlement, le toast s'est momifié dans les antichambres institutionnelles du pouvoir, avant de connaître un regain lyrique, récupéré par les poètes qui l'ont réactivé au tournant du siècle, ajoutant à son timbre démocratique la corde lyrique : Mallarmé mais aussi Verlaine et Baudelaire, Apollinaire, André Salmon.

L'éloquence du toast, sa symbolique ritualisée, sont d'autant plus jouées que la révolution est en danger et que la dissension guette. C'est Barère, le 28 Messidor, qui attire l'attention sur le leurre possible des banquets patriotiques en tant que construction illusoire qui eurent lieu à Paris pendant l'été 1794⁶². Comment reconnaître si la fraternité civique qui se met en scène au cours de ces banquets en pleine rue dans la capitale n'est pas seulement un artifice destiné à suspendre la juste colère citoyenne ? Robespierre est plus précis encore en concentrant sa suspicion sur la coupe partagée : « Comment en effet pourrait on se défier d'un homme avec qui l'on a bu dans la même coupe, sur les lèvres duquel on a trouvé le langage du patriotisme et dont le regard ne présentait que l'image de l'amitié ? »⁶³ Ainsi les toasts, éclatantes manifestations de sincérité émotionnelle, sont, dans le même temps, et presque sans contradiction, accusés d'être des artifices oratoires dont il faut à tout prix démasquer la fausseté. Voués à la quête d'explicitation et d'univocité, ils sont toujours le lieu d'un possible trouble de l'interprétation en raison de la transformation de l'espace public en vrai-faux théâtre. A ce propos, pendant la période révolutionnaire, le toast est toujours porté au pluriel, parce qu'à peine proféré, il faut renouveler le toast, pour que le nouvel ordre consensuel, discursif et symbolique, ordre éphémère, corps immatériel, dont le toast témoigne, ordre volontairement conjuratoire des ambiguïtés et ambivalences, ne s'évanouisse pas trop vite. Le caractère répétitif du toast désigne aussi le régime d'existence fondamentalement ambivalent d'une scène oratoire, à la fois ce qui, irréfutablement, advient, et en même temps ce qui est voué à la fugacité et à la disparition

Début août 1793, le représentant du peuple Baudot est envoyé par la Convention nationale dans la ville de Bordeaux pour interrompre le cours des mesures « libéricides » mises en œuvre par la commission populaire de Salut public. L'arrivée dans la ville ne se passe pas bien : Baudot raconte avoir été menacé physiquement à plusieurs reprises et s'être préparé plusieurs fois à périr. Baudot raconte : « Pour se féliciter ensemble de la capture de deux représentants du peuple connus par leurs sentiments républicains, ils préparèrent une orgie dans la salle voisine de notre appartement et dans le nombre des toasts qu'ils portèrent à la santé de la République unie et indivisible nous entendîmes à plusieurs reprises la santé de la ville de Lyon (qui avait arboré l'étendard de la révolte contre la Convention nationale); celle de Marseille (qui égorgeait les patriotes); celle de Toulon (qui couronnait la vierge dans les rues et délibérait entre les mains de quel roi de l'Europe elle remettrait son port, son arsenal et ses habitants).⁶⁴ » Au cœur même de l'allégeance à la République, sa trahison ! – révèle Baudot. Baudot décode dans ce sens diligemment l'artifice du toast félon à la Convention nationale. Mais, à le lire aujourd'hui, le compte-rendu de la trahison toastée ne paraît pas si clair. Baudot ne fait-il pas preuve d'un peu trop de zèle dans l'exercice critique de sa voyance des toasts ? Dans tous les

⁶¹ Alphonse de LAMARTINE, *Histoire de la révolution de 1848*, Paris, Perrotin, 1849, tome 1, livre V, p. 229.

⁶² Cité par Roger REGIS, « Les banquets fraternels », *Revue des deux mondes*, vol. 12, no. 46, mai 1950, pp. 66-72, p. 71. Disponible sur : <https://www.jstor.org/stable/44207388> Voir aussi : Hans-Ulrich THAMER, « Entre unanimité et conflit : la politisation des banquets publics (1789-1830) » Nathalie SCHOLZ et Christina SCHRÖER (dir.), Presses universitaires de Rennes, 2007, pp. 93-100, note 17.

⁶³ Maximilien ROBESPIERRE, « Contre les banquets patriotiques » [16 juillet 1794], *Œuvres complètes*, Marx BOULOISEAU et Albert SOBOUL (dir.) Paris, PUF, tome 10, 1967, p. 533.

⁶⁴ « Rapport de ce qui s'est passé à Bordeaux pendant le séjour des représentants du peuple, Baudot et Tsabeau. Rédigé par Baudot. », *Archives parlementaires de 1789 à 1860, Première série (1787 à 1799)*, M. MAVIDAL, ed. Annexe n°2, séance du vendredi 30 août 1793, pp. 229-233, p. 231. Disponible sur :

<https://sul-philologic.stanford.edu/philologic/archparl/navigate/74/2/?byte=2075404>

cas, le toast transmet à la Convention, une évaluation partageable, explicite, du degré de sédition en cours dans la ville visitée. Parce qu'ils portent des toasts en sécession dans un appartement à l'écart de celui du Représentant du peuple Baudot, les liberticides brisent le pacte de civilité révolutionnaire en prouvant leur appartenance partisane à la contre-révolution – selon Baudot.

Toast en représentation
1789-1792-1793

Pour finir, le toast relève aussi d'une parole oratoire qui délivre des droits et des devoirs à l'assemblée qui le pratique. En cela, il relève également de la verticalité du magistère rhétorique mais dans la mesure, seulement, où ce dernier désigne un foyer de pouvoir qui le dépasse et qui est la Convention. Dans les relations qui sont envoyées et lues aux Députés, les toasts sont toujours le signe d'une coordination narrée des différentes instances de paroles qui se relaient, de la Convention au reste du pays. Ils déterminent ostensiblement un degré d'engagement révolutionnaire en fonction de la réussite ou non de ce relais, réussite toujours visible au moyen de la description d'un exercice de décence oratoire au sein desquels la tenue corporelle, physique, gestuelle, vocale, de même que la sobriété ne se révèlent plus réservées à une élite. C'est pourquoi pour disqualifier un toast, on souligne son aspect orgiaque (« l'orgie des officiers du roi ») alors qu'inversement, pour le célébrer, on en décrit la décence. Quand, en 179X, paraît la relation de voyage de Brissot de Warville en Amérique, le portrait des banquets des Quakers de Philadelphie fait directement écho à ces relations des mœurs révolutionnaires au sein desquels la cérémonie du toast ne doit pas être le moins du monde bachique – depuis Platon, l'ivresse et Dionysos sont associés à la tyrannie⁶⁵ – mais s'inscrit dans un renouvellement complet de l'*apparatus* social qui a trait aux vêtements, aux apparences, à la dénomination, etc.⁶⁶. Le décorum du toast doit donc être celui d'une mise à égalité telle que cette dernière ne fait pas l'économie d'une élévation des mœurs : en ce sens, le toast révolutionnaire figure comme la pièce d'un Art politique nouveau au moyen duquel s'instruisent en s'élevant pour un monde meilleur l'ensemble des citoyennes et les citoyens : toujours en accord avec cette exigence d'ordre et de discipline qui légitime la révolution au moyen des mœurs qu'elle promeut. Ce qui importe, alors, c'est d'organiser la circulation dans tout le pays, sur toutes les places, de cette parole publique collective toujours dépeinte en puissance d'élévation, d'ennoblissement et d'enrégimentement choral sous la bannière révolutionnaire, à moins que nécessité, hélas !, soit faite d'en décrire aussi l'absence ou l'usage dévoyé.

⁶⁵ Eva ANAGNOSTOU-LOUTIDES, « A Toast to Virtue: Drinking Competitions, Plato, and the Sicilian Tyrants. », *Conflict and Competition: Agon in Western Greece: Selected Essays from the 2019 Symposium on the Heritage of Western Greece*, edited by Heather L. Reid et al., vol. 5, Parnassos Press – Fonte Aretusa, 2020, pp. 123–138, pp. 124.
Disponible sur : <https://doi.org/10.2307/j.ctv15t78p.12>.

⁶⁶ J.-P. BRISSOT [DE WARVILLE], *Nouveau voyage dans les États-Unis de l'Amérique septentrionale, fait en 1788*. Paris, 1791, 3 vol., tome 2, pp. 179- 180. Disponible sur : <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb388904046>